

Sommaire

| | |
|----------------------------------|-----|
| Introduction | 11 |
| L'oreille ou l'œil ? | 21 |
| L'énigme | 29 |
| L'unité | 37 |
| Des exemples ! | 65 |
| Boîte à outils | 83 |
| Harmonie et poupées russes | 187 |

Introduction

Une charade ? Qui ne sait ce qu'est une charade ? Amusement des enfants, sous le regard critique parfois, condescendant plus souvent, et plus encore amusé et attendri des parents. Mais une charade « à tiroirs » ? Avant de nous pencher sur cette énigmatique structure, quelques mots de la charade ordinaire, dite « simple », qualificatif où il ne faut cependant pas voir un jugement péjoratif.

L'exercice est connu, mais pourquoi ce mot curieux « charade » ? Le dictionnaire Robert m'apprend que le mot aurait fait son apparition dans notre langue en 1770. Il aurait été emprunté au « méridional *charrado* ». Charrado, nous apprend toujours le Robert, désigne une « causerie », pour tout dire, en réalité, un bavardage. Le mot vient lui-même de « charra », qui voulait dire « causer ». Faut-il voir là un cousinage avec le « chat » anglais ? Non point le « cat », mais le « chat », celui-là même qu'on trouve aujourd'hui sur Internet, un bavardage électronique ; « charra », « to chat », la parenté est probable, mais je ne m'aventurerai pas à garantir la communauté étymologique des deux mots. Et trouverait-on, de même, un cousin germanique de « charra » avec le « schwatzen » allemand, qui, conjugué, donne à la troisième personne du singulier « schwatzt ». Ne nous attardons pas plus longtemps à cette supputation, si vraisemblable qu'elle me paraisse. Si elle est exacte, elle est bien de nature à renforcer encore cette idée que la charade est une occupation futile. Même si un peu d'humour, quelque jeu de mot, l'utilisation astucieuse

de locutions ou de tournures peut épicer un peu un ragoût qui, simple, n'excite guère les papilles.

Rappelons d'abord que le langage habituel de la charade désigne chaque élément de l'énigme par les mots : « mon premier..., mon deuxième etc... » et la définition, qui doit entretenir le mystère, par les mots : « mon dernier » ou, mieux selon moi : « mon tout ». Ainsi, il est vrai que si, du mot charade lui-même, on veut faire une énigme, celle-ci sera bien pauvre, si elle est présentée de la manière suivante :

*Mon premier est un félin domestique
Mon second est un grand bassin ouvert sur la mer
Mon tout est une énigme verbale*

Un peu d'humour et d'invention peut l'enrichir ; c'est ainsi que l'on propose cette autre définition :

*On donne sa langue à mon premier,
Quand on reste en mon second
Faute de trouver mon tout*

Le petit exemple que donnait le petit Larousse en 1988 a le même modeste mérite : « *Mon premier se sert de mon deuxième pour manger mon entier* », car il est vrai que, si le chien veut manger du chiendent (je doute qu'il en raffole), c'est bien avec ses dents qu'il le fera. Cela ne nous mène pas très loin, reconnaissons-le.

Un peu plus amusante est la charade, toujours simple, qui ne se contente pas d'un mot à définir, mais s'attaque à une locution, voire à une phrase entière ; en ce cas, elle ne la décompose pas en syllabes, ce serait interminable, mais en un nombre souvent restreint d'éléments définis mali-

cieusement par un procédé qui s'inspire de la synonymie.
En voici trois exemples classiques :

*Mon premier est un cul de poule ;
Mon deuxième est un pet de none,
Mon troisième est une tête de cochon,*
Mon tout était autrefois un moyen de transport parisien.

Mon tout est : « chemin d'œuf », « air de sainte » et « hure », ce qui nous conduit à « *chemin de fer de ceinture* »

Mon premier est le grand bâton d'un prêtre hindou mordu par un chien enragé,
*Mon second est un plantigrade qui porte une ceinture de nids d'oiseaux,
Mon tout est une inscription que l'on peut voir à certaine « porte » de Paris.*

Avez-vous trouvé ? C'est : « long bois du bonze hydrophobe » (l'enragé, en effet, à la phobie de l'eau), « ours ceint de nids », donc : « *L'on boit du bon cidre au faubourg Saint-Denis* ».

Mon troisième exemple est plus fantaisiste, mais tout aussi correct :

*Mon premier est un Suisse convalescent,
Mon second était un souverain tunisien,
Le raffut fait mon troisième,
Mon tout est ce que déclare toute personne descendant à reculons les marches de la Madeleine.*

Curieuse et scabreuse démarche. Si vous admettez que certaine lettre de l'alphabet présente pour quelques-uns une difficulté de prononciation, vous admettez aussi que

mon tout, cette fois, est : « *Je ne vois pas l'obélisque* », car « *Genevois palot* », « *Bey* » et « *Pottin Félix* ».

Certains poussent le système plus loin et, vicieusement, ne définissent pas vraiment chaque élément de l'énigme, mais livrent celui-ci presque lettre pour lettre, l'artifice reposant sur l'idée que le partenaire s'attend si bien à des définitions astucieuses et des pièges qu'il en est aveugle au sens premier des définitions qui lui sont proposées. En voici un exemple :

*Mon premier est bavard,
Mon second est un oiseau
Mon troisième est chocolat
Mon tout est une délicieuse pâtisserie*

Prenez – phonétiquement – chaque mot-clé des définitions et vous obtenez, tout bêtement : « bavaroise au chocolat ». On dit aussi que c'est une « charade-piège ». Le piège est plus malicieux encore dans ce dernier exemple :

*Le temps crée mon premier,
Une pierre très dure crée mon deuxième,
Mon troisième est une créature de Satan
Mon tout est la capitale de la France.*

C'est Paris, bien sûr. Pourquoi ? Mais parce que « T'en fais pas » ; j'ai donc « PA » : « Rockefeller », j'ai donc l'« R ». Enfin, « Méphistofélés » et j'ai l'« S ». C'est donc bien Paris... Mais, dira votre victime, il manque le « I ». Et vous répondrez alors triomphalement : pas du tout, car le « confetti ». Cela ne vous rappelle-t-il pas des plaisanteries de collégiens ?

L'intérêt de la charade simple, même utilisée ainsi, est limité ; je crois que nous en avons là épuisé tous les charmes, mais je ne saurais cependant faire la fine bouche, car, si je savais déjà que le grand Victor Hugo, maître du verbe, ne dédaignait pas de s'y amuser, je viens d'apprendre de Sylvie Gachet, *Conseillère Pédagogique Régionale pour la Slovaquie centrale de l'Institut Français de Bratislava* (mais oui ; d'ailleurs, j'y reviendrai ; sur les propos de cette universitaire, pas à Bratislava), j'ai donc appris que Victor Hugo a ainsi commis quelques charades-pièges ; en voici un exemple :

*Mon premier est un étudiant en médecine assis au
sommet de l'amphithéâtre,
Mon second se compose des dernières lettres du
journal,
Mon tout est un chant révolutionnaire.*

Un « interne assis haut » répond bien à la définition de mon premier et « nal » se compose bien des trois dernières lettres du mot « journal ». Sylvie Gachet en cite un autre exemple, que je vous propose également, car il entrouvre la porte aux « charades à tiroirs » :

*Mon premier a été volé (des perfectionnistes ajoutent : par l'ammoniaque),
Mon deuxième se bourre comme une pipe (vous êtes en droit de préférer : « mange exagérément »),
Mon troisième vaut cent francs (ouvrez plus largement la porte et vous pourrez dire : « ...est Russe »)
Mon tout est une voiture légère (vous aiderez un peu votre partenaire si vous précisez : « ...un cabriolet hippomobile léger »).*

La solution est déjà moins évidente ; la raison en est que la charade à tiroirs montre le bout de son nez. Mon

premier l'effleure : « alcali vola til » (aussi appelé couramment ammoniac) ; donc, « til » a bien été volé. Avec son « deuxième » Victor Hugo abordait déjà les tiroirs pour charader : comment « bu » se bourre-t-il comme une pipe ? Parce que « Bucéphale », Bucéphale, le cheval d'Alexandre le Grand : « bu » c'est « phal ». Mais encore ? Faites jouer le tiroir : « Phalsbourg », Phalsbourg, l'un de ces lieux où Vauban montra son génie d'architecte militaire, ou « phal » s'bourre. Nous y voilà : « bu » se bourre. « Til » + « bu », même si vous ne connaissiez pas cette charade classique, vous devinez déjà « mon tout » : tilbury, évidemment. Mais comment « ry » vaut-il cent francs ? De nouveau, Victor Hugo fait jouer un tiroir : « Rivoli », de triste mémoire pour les Autrichiens, autrement dit : « ri » vaut « li » mais, arrêtée là, la démonstration ne veut plus rien dire, et, voici le tiroir : comme « Lycée Saint-Louis », « ri » vaut bien cinq louis, soit cent francs. N'oublions pas que, à ses débuts, Victor Hugo ne laissait pas prévoir le grand maître de notre littérature qu'il allait devenir ; c'était un jeune mathématicien ; il savait donc multiplier cinq par vingt. Depuis lors, le goût du tiroir tournant à la manie, des esprits déliés ont imaginé une autre démarche, qui fait intervenir pas moins de cinq tiroirs, emboîtés comme des poupées russes. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué et prendre le chemin le plus court quand il en existe un plus long ? Philosophie de l'école buissonnière. Voici :

« Rivoli », nous en venons, rien de nouveau. Mais « li » contient lui-même un tiroir que n'utilisa pas le père des Misérables, préférant sans doute pour eux la belle obole de cent francs : « Livonie », province russe. Alors, nous y voilà, « ri » ne serait-il pas Russe de la sorte ? Mais non, c'est encore trop court. « Ni » contient à son tour un troisième tiroir : « niveau d'eau », après tout, la Livonie est bordée par les eaux de la Baltique. Pourtant, faisons jouer

le quatrième tiroir, niché dans le troisième : « do c'est ut », tout musicien sait cela. Et comme « utérus », « ri » est bien « Russe ». Mais, reconnaissez que parvenir au même résultat par des cheminements divers et parfois détournés ne tend qu'à confirmer la rigueur et l'irréfutabilité du raisonnement.

Nous entrons donc maintenant dans le royaume de la charade à tiroirs. Cela devient beaucoup plus sérieux – dirai-je : austère ? – et j'aborde, enfin, mon propos. Propos tout à fait respectable (digne de respect, selon le dictionnaire) et même considérable (digne de considération) ; je confesse en avoir longtemps douté, bien que j'en eusse usé sans modération. Je suis aujourd'hui pleinement rassuré. Déjà, l'accession de la contrepétrie aux Presses Universitaires de France (La collection « Que sais-je ? » a accueilli en mai 2005 sous le numéro 3740 au titre tout simple, « La contrepétrie », de Joël Martin, un petit bijou de 125 pages) m'avait apporté la paix de l'âme ; voilà qui devrait faire taire bien des critiques. Mes recherches documentaires sur la charade à tiroirs m'ont permis de découvrir que celle-ci jouit désormais de la même considération ; j'ai déjà cité Sylvie Gachet et je ne me prive pas de redire qu'elle exerce la très estimable fonction de *Conseillère Pédagogique Régionale pour la Slovaquie centrale de l'Institut Français de Bratislava*.

Or, cette honorable universitaire pense le plus grand bien de la charade à tiroirs, à laquelle elle reconnaît des vertus pédagogiques exceptionnelles. Ai-je l'air de plaisanter ? Je pourrais invoquer – et, d'ailleurs, j'invoque – l'autorité de Luc Étienne, grand maître ès contrepets (cela se sait), mais aussi ès charade à tiroirs (cela me semble moins connu, Mais consultez donc son « Art de la charade à tiroirs », chez Jean-Jacques Pauvert éd. 1965). Je

m'autorise (on n'est jamais mieux servi que par soi-même) à le citer brièvement :

« La charade à tiroirs diffère seulement de la charade simple en ce que la "définition" de chaque élément y est remplacée par un calembour (ou par une cascade de calembours, que nous nommerons tiroirs » (op. cit. p. 117)

L'auteur avait d'emblée cité la charade de Victor Hugo « tilbury » présentée plus haut et avait conclu

« Comme on le voit par cet exemple, la charade à tiroirs est à la charade simple ce que le bridge est à la bataille ou au nain jaune. Savante » (notez le mot), « compliquée, toute en nuances, mais funambulesque et futile, parfaitement impertinente » (j'ajouterais, quant à moi : mais souvent pleine de pertinence), « elle semble faite, comme le "Hareng saur" de Charles Cros, "pour mettre en fureur les gens graves, graves, graves" et ce serait une raison pour que nous lui accordions notre bienveillante attention ». (p. 13 & 14)

Et encore :

« Cette forme noble de calembour ne s'adresse qu'à des individus évolués, dépourvus de préjugés, et plus ou moins semblables à ce héros d'Alphonse Allais, "qui à la suite d'une chute de cheval avait perdu tout sens moral". Encore ne saurait-elle plaire qu'à ceux qui sont épris à la fois de rigueur logique et de fantaisie sans bride ». (p. 14)

Évidemment, « les gens graves, graves, graves » ne seront pas convaincus par les raisons d'un homme qui se